FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 17 JANVIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIEME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

I.—UN DÉPLACEMENT MOUVEMENTÉ

Et la lucarne fit mine de se refermer.

—Drôle !—répliqua Fédor d'une voix où tremblait une furieuse colère,—portez cette carte à votre maître, car ce n'est qu'un laquais qui peut parler avec cette insolence.... Est-il là, votre maître.... d'abord ?....

—Certainement,—fit le cerbère,—il est là, et je n'agis que d'après ses ordres.

—Vous lui direz que le comte Stroganof, qui se trouve en déplacement chez le duc de Treycourt s'est égaré à la chasse, est tout autant trempé que cette carte que je vous ordonne de lui remettre, qu'il demande l'hospitalité pour lui, un des serviteurs et ses chevaux. Allez !....

Le rustre, maté par le ton de Fédor qui n'admettait pas de réplique, s'éloigna en grommelant.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il revint précipitamment et fit glisser les lourdes barres qui fermaient la grille, en disant d'un ton embarrassé et soumis :

—Entrez, monsieur le comte.... On va s'occuper de votre homme et de vos bêtes ; j'ai ordre de vous conduire près de mon maître.

—Comment se nomme-t-il votre maître ?—demanda Fédor, n'attachant aucune importance à l'insolence d'un valet et lui glissant un louis entre les doigts pour payer le renseignement.

—M. Dementières, M. Fabrice Dementières, répliqua le farouche concierge en s'empressant d'empocher la pièce d'or.

Tout en fournissant le renseignement demandé, il précédait Fédor et l'introduisait, après lui avoir fait traverser une lugubre cour, dans un vestibule faiblement éclairé par une lampe triste.

Il ouvrit ensuite une double porte et annonça :

—Le comte Fédor Stroganof.

Fédor leva les yeux, il avait devant lui une figure déjà entrevue durant la durée d'un éclair.

C'était le visage rébarbatif et antipathique du propriétaire du grand coupé croisé par lui le matin même.

C'était le mari de la jeune femme si belle et si désespérément triste.

M. Dementières s'était levé à l'arrivée du visiteur, et lui disait d'un ton glacial qui démentait la gracieuseté de la formule polie :

—Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Et comme Fédor saluait en le remerciant, M. Dementières ajouta :

—Je crains que l'on ne vous ait fait attendre.... mais, dans cette habitation isolée, on ne saurait prendre trop de précautions. A tout instant nous sommes assaillis par des misérables, des coureurs de routes.

—Je crains d'avoir été importun,—interrompit froidement Fédor.

—Mais, pas du tout, pas le moins du monde,—répliqua le châtelain avec une grimace qui avait la prétention de vouloir passer pour un sourire,—je suis trop heureux, je vous le répète, de pouvoir être utile à un ami du duc de Treycourt qui est un excellent voisin.... Vous désirez ?....

—Me sécher d'abord, répondit Fédor, car je suis quelque peu trempé.... Ensuite, je meurs d'inanition.... Une fois sec, une fois restauré, une voiture pour me faire reconduire au château de Treycourt.

—Mais vous n'y pensez pas,—fit aussitôt M. De-

mentières en se récriant,—il y a tout près de huit lieues et par d'horribles chemins.... J'espère, au contraire, que vous voudrez bien accepter l'hospitalité au château de Boursac, et vous verrez que si l'on a fait quelques difficultés pour vous en ouvrir la porte, une fois après l'avoir franchie, vous y avez été accueilli de tout cœur.

Cette fois, la phrase était aimable, et elle était prononcée sur un ton qui s'efforçait d'être d'accord avec les paroles.

Fédor remercia courtoisement et suivit son hôte qui, une bougie à la main, tenait à le conduire lui-même jusqu'à la chambre qui venait d'être préparée pour lui.

C'était une grande pièce vaste, triste, meublée correctement d'un lit du premier Empire et de fauteuils carrés de la même époque.

Bien que dans la vaste cheminée brûlât un véritable brasier, la chambre était humide, froide, ou sentait en y pénétrant qu'elle n'avait pas été habitée depuis longtemps.

—Avez-vous besoin de quelque chose,—demanda le châtelain ?

—Rien, absolument, je vous remercie ; que l'on prie seulement mon domestique de venir me trouver dès qu'il se sera séché lui-même.

Fédor Stroganof se trouva seul.

Il enleva son pardessus chamois tout trempé malgré son épaisseur, et il s'aperçut alors, avec satisfaction, que son habit rouge était simplement mouillé aux épaules, humidité qui disparaîtrait bien vite grâce à l'ardente chaleur de la cheminée.

Il donna un coup d'œil à une glace.

Sa toilette était très présentable, son linge n'avait pas souffert, grâce au double collet de son pardessus ; une fois ses bottes essuyées, il serait en costume de veneur, mais tout à fait présentable.

En se retrouvant en présence de M. Dementières, Fédor avait naturellement pensé à l'adorable créature entr'aperçue par lui dans la matinée.

Et se disant que peut-être il allait avoir le bonheur et l'honneur de lui être présenté, il ne voulait point paraître devant elle trop à son désavantage.

L'instinct de l'homme du monde se fait toujours sentir.

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés, durant lesquels le jeune homme s'était rôté devant le brasieret complètement séché, que Tim Pickwood pénétrait dans la chambre de son maître.

Fédor assis devant le feu était plongé dans une rêverie profonde.

—Cet homme,—se disait-il, en se parlant de M. Dementières,—est un jaloux.... Tout dans sa personne le révèle.... Et il ne me présentera pas à sa femme.... Elle prétextera une indisposition, la classique migraine, que sais-je ?.... Mais enfin, bien certainement, je ne la verrai pas.... Eh bien ! tant mieux, car cette femme a produit sur moi une impression que j'ignorais jusqu'ici, c'est de l'attendrissement, de la pitié sans doute....

Tim allait et venait dans la chambre, étendant le pardessus devant le feu, le retournant, s'assurant que l'habit rouge de son maître était absolument sec.

—C'est tout drôle, cette maison-ci,—fit-il avec la liberté affectueuse que le comte Stroganof lui avait laissé prendre.—Monsieur le comte ne trouve pas ?.... c'est triste, triste.... on dirait un tombeau ou une prison et les gens ont l'air de fossoyeurs ou de géoliers....

—Tu es fou,—répliqua Fédor.—Après tout, nous sommes bien heureux d'avoir trouvé un abri et un gîte ; écoute la pluie comme elle fait rage contre les vitres....

—Oui, Votre Honneur ! Ça n'aurait pas été.... Comment dit-on cela en français ?.... Ah ! je sais très bien : ça n'aurait pas été *rigolo* de passer la nuit à la belle étoile.

—On ne dit pas *rigolo*, interrompit Fédor, et les belles étoiles, ce soir, sont couchées. Tiens, aies l'obligeance de mouiller légèrement mes bottes, je serai à peu près convenable.

A ce moment on vint annoncer à Fédor que M. Dementières l'attendait au salon et que le dîner allait être servi.

En descendant le vaste escalier vaguement éclairé qui conduisait aux appartements du rez-de-chaussée, le comte était inquiet, nerveux, agité.

Aussi ne fut-il pas maître de lui lorsque le domestique l'annonça sur le seuil d'un grand salon sombre et triste.

Au coin de la cheminée, une femme était assise. C'était elle !

Oui, c'était bien elle, plus belle mille fois en core qu'elle ne lui était apparue, mais laissant voir sur son adorable visage toutes les angoisses contenues d'une inconsolable douleur.

M. Dementières présentait le comte Stroganof-Remer, un ami, un parent du duc et du marquis de Treycourt.

Fédor s'inclinait profondément, dissimulant son trouble.

Il s'excusait d'être importun, de s'être imposé comme il venait de le faire.

Sa voix chaude et vibrante, son accent russe traînant un peu, pareils à une caresse éveillaient-ils un écho dans le cœur endolori de la jeune femme ?

Toujours est-il que l'épaisse frange de ses cils, qui jusque là était demeurée baissée, se releva lentement et que les grands yeux sombres s'arrêtaient fixement sur Fédor.

Celui-ci tressaillit sous le choc.

M. Dementières s'était retourné pour donner un ordre au domestique occupé à ouvrir les deux battants d'une salle à manger, en annonçant que le dîner était servi.

—Voulez-vous offrir votre bras à madame ?—fit le mari d'un ton gêné.

Fédor s'inclina et obéit.

Et en passant dans la pièce voisine, non, ce n'était pas une illusion, le bras de la jeune femme trembla violemment sous le sien.

Le comte Stroganof n'était ni un bellâtre ni un fat.

La pensée qu'il avait produit sur cette idéale créature une impression foudroyante ne lui vint même pas à l'esprit.

Que ressentait-elle donc ?

Pourquoi ce trouble, cette nervosité, cette frayeur ?

Une fois assis à table et redevenu maître de lui, il se mit, en dissimulant la persistance de ses regards, à examiner et à analyser la jeune femme.

Il apercevait son profil d'une pureté angélique, la pâleur ivoirine de son teint.

Certes, il n'avait jamais entrevu beauté aussi saisissante, aussi éclatante !

Belle comme la pureté, comme l'amour chaste, belle entre toutes, et selon l'expression triviale, belle à damner tous les saints du Paradis.

Des cheveux d'un noir bleuté s'arrondissaient autour des tempes en coulées larges et plates comme ces bandeaux à la Vierge qui donnent aux visages des jeunes femmes ce repos si calme et plein de chasteté.

Les yeux, d'une teinte profonde, s'ombraient de longs cils noirs qui voilaient le plus souvent le regard, en atténuant la force et la puissance angélique.

La gravité imposante du front, une bouche légèrement arquée, d'un dessin ferme et pur, donnaient à cet ensemble l'indice d'une énergie virile.

On devinait une femme forte sous cette enveloppe toute jeune.

Grande, élancée, la taille souple comme une liane, c'était bien là une gemme sans pair, ne prenant même pas la peine, pour faire ressortir sa royale beauté, d'avoir recours aux artifices de la toilette et de la coquetterie.

Mme Dementières était vêtue de la plus simple des robes de soie noire et ne portait aucun bijou.

Fédor continuait son examen, tandis que son hôte se battait inutilement les flancs pour soutenir une conversation qui ne pouvait parvenir à dépasser une température glaciale.

—Voyons,—dit-il,—cette jeune femme n'est pas une sottise, la désespérance qui se lit dans ses regards n'éteint pas la lueur d'une intelligence d'élite.

Il faut même que ce soit une nature singulièrement énergique pour que la tristesse qui la dévore ne l'ait pas encore terrassée.

Qu'a-t-elle donc ?

A cet instant, le comte Stroganof interpellé par son hôte, regarda forcément celui-ci.

Et à l'interrogation qu'il venait de se poser, la réponse vint naturellement à ses lèvres.